

Article

« "Suivre une règle" chez Wittgenstein : un paradoxe sceptique pour Saul Kripke »

Paul Bernier

Philosophiques, vol. 15, n° 2, 1988, p. 390-404.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/027052ar>

DOI: 10.7202/027052ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

« SUIVRE UNE RÈGLE »
CHEZ WITTGENSTEIN : UN PARADOXE
SCEPTIQUE
POUR SAUL KRIPKE *

par Paul Bernier

RÉSUMÉ. Dans cet article, nous considérons un *paradoxe sceptique* que Saul Kripke (1982a) a attribué à Wittgenstein. Nous critiquons la *solution directe* proposée par Colin McGinn (1984), qui a recours à la théorie causale de la référence, et nous montrons pourquoi cette solution n'est pas satisfaisante. La *solution sceptique* que Kripke prête à Wittgenstein est ensuite discutée à la lumière de nos considérations sur la théorie causale, ce qui nous amène à constater qu'elle est aussi insuffisante. Nous concluons en montrant que nous ne sommes pas d'emblée contraints d'accepter le paradoxe.

ABSTRACT. We consider a *sceptical paradox* which Saul Kripke (1982a) has attributed to Wittgenstein. We criticize the *direct solution* proposed by Colin McGinn, which resorts to the causal theory of reference, and we show why this solution is not satisfying. The *sceptical solution* which Kripke attributes to Wittgenstein is then discussed in the light of our considerations on the causal theory; this leads us to ascertain that it is also insufficient. We conclude by showing that we don't really need to accept the paradox as it is first presented.

INTRODUCTION

Dans son livre *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Saul Kripke (1982a) suggère que dans les sections §§ 138 à 242

* Il s'agit d'une nouvelle version d'une conférence présentée au Congrès de l'ACFAS (Ottawa, 1987). Cette recherche a été rendue possible grâce à une bourse du fonds FCAR, et grâce à une subvention du GRIESH (Groupe de recherche interdisciplinaire en sciences humaines). Nous voulons remercier François Tournier pour le support qu'il nous a apporté dans cette recherche.

des *Philosophische Untersuchungen* (1953), Wittgenstein aurait soulevé un paradoxe sceptique relatif à la notion de règle. De plus selon l'interprétation de Kripke, Wittgenstein apporterait une solution sceptique à ce paradoxe, et le célèbre argument contre le langage privé serait en quelque sorte un corollaire de cette solution sceptique. Le but du présent article n'est pas de discuter l'interprétation que Kripke fait de Wittgenstein, mais plutôt de considérer l'argument développé par Kripke, et ce sans nous attarder à des questions d'exégèse, qui chercheraient à montrer si c'est ou non ce que Wittgenstein a vraiment voulu dire.

Comme on peut être en désaccord avec cette interprétation de Kripke¹, et qu'il insiste en quelques endroits sur le fait qu'il n'est pas nécessairement en accord avec l'argument qu'il prête à Witt-

1. On peut noter au passage une critique intéressante faite à cette interprétation de Kripke. Nous remercions Jean Laberge pour avoir attiré notre attention sur ce point.

Pour introduire le paradoxe, Kripke (1982a, p. 7) cite la première partie du paragraphe § 201 des *Philosophische Untersuchungen* (Wittgenstein (1953)) :

« Notre paradoxe était le suivant : une règle ne pourrait déterminer aucune manière d'agir, puisque chaque manière d'agir pourrait éventuellement se conformer à la règle. »

Or la critique faite à l'interprétation de Kripke, est de ne pas tenir compte de la suite de ce paragraphe qui clarifierait le malentendu soulevé dans ce passage. Le paradoxe découlerait de ce malentendu qui consiste à croire que « suivre une règle » c'est nécessairement l'interpréter. Cette autre partie du paragraphe § 201 se lit comme suit :

« On peut voir maintenant qu'il y a là un malentendu du fait que dans cette suite d'idées, nous donnons une interprétation à la suite de l'autre ; comme si chacune nous apaisait au moins pour un instant, jusqu'à ce que nous pensions à une autre interprétation qui se trouverait encore derrière. De cette façon nous montrons en effet, qu'il y a une manière de saisir une règle qui n'est *pas* une *interprétation*, mais qui dans chaque cas de son utilisation, se manifeste plutôt dans ce que nous appelons "suivre une règle" et "l'enfreindre".

De là provient la tendance à dire : toute action qui suit une règle serait une interprétation. Mais on devrait appeler "interprétation" seulement le fait de remplacer une expression de la règle par une autre expression de cette règle. »

Selon cette critique, dès que nous réalisons qu'il doit y avoir des cas où « suivre une règle » n'est pas une interprétation, alors le malentendu qui est à l'origine du paradoxe se trouverait dissipé, et par conséquent la possibilité du paradoxe serait bloquée d'entrée de jeu. (Cf. G.E.M. Anscombe (1985, p. 108), G.P. Baker et P.M.S. Hacker (1984, p. 420)). Cette critique conteste donc que le paradoxe se pose vraiment chez Wittgenstein. Mais comme nous l'avons dit, notre propos n'est pas d'évaluer l'interprétation que Kripke suggère, mais plutôt de considérer seulement le problème et l'argumentation que Kripke présente.

genstein², nous nous trouvons dans une position où nous ne savons plus trop à qui attribuer cet argument. Aussi, pour les besoins du présent article, lorsque nous parlerons de l'argumentation de Kripke, il faudra entendre l'argumentation que Kripke prête à Wittgenstein, et ce sans présumer que Kripke soutiendrait une telle argumentation pour lui-même, ni qu'un tel argument se trouve vraiment chez Wittgenstein.

Dans un premier temps Kripke pose le paradoxe sceptique, puis il examine quelques solutions qui pourraient prétendre le résoudre. Il arrive ensuite à la conclusion qu'aucune de ces solutions ne peuvent le résoudre, ce qui aurait pour conséquence que nos expressions linguistiques n'ont tout simplement pas de signification. Une telle conséquence étant évidemment inacceptable, Kripke proposera dans un deuxième temps une solution sceptique à ce paradoxe. Cet ouvrage de Kripke a suscité une abondante littérature, et Colin McGinn (1984, ch. 4) a tenté de montrer que dans son examen des diverses solutions, Kripke en aurait négligé quelques-unes, qui selon lui pourraient résoudre le paradoxe sans que nous soyons contraints d'avoir recours à la *solution sceptique* proposée par Kripke.

Parmi les solutions suggérées par McGinn, il s'en trouve une qui fait appel à la théorie causale de la référence telle que développée par Kripke (1972) lui-même dans son livre *Naming and Necessity*. Cette suggestion de McGinn nous est apparue plus intéressante que les autres qu'il propose, puisqu'elle pourrait s'appliquer sans que nous soyons obligés d'avoir recours à une thèse psychologiste. De plus, cette théorie causale ayant été par ailleurs avancée par Kripke lui-même, il nous semblait pour le moins étrange que Kripke n'en ait pas tenu compte dans son examen des différents candidats à une solution du paradoxe.

Nous allons d'abord examiner cette solution de McGinn et montrer pourquoi elle n'est pas satisfaisante, et que par conséquent le paradoxe peut se poser aussi pour la théorie causale. Nous allons ensuite considérer la *solution sceptique* de Kripke, et montrer que dans la mesure où un tel paradoxe se pose, même cette solution sceptique est insuffisante. Cela nous amènera à nous demander si ce paradoxe se pose d'une façon aussi contraignante que Kripke le laisse entendre. Mais considérons d'abord le paradoxe en question.

2. Entre autres, à la page ix.

1. LE PARADOXE SCEPTIQUE

Pour présenter le paradoxe sceptique, Kripke se sert d'un exemple de signification mathématique, mais il insiste sur le fait que le même problème se pose pour les expressions linguistiques en général. Cela est clair lorsque Kripke (1982a, p. 7) écrit la chose suivante :

Suivant Wittgenstein, je vais d'abord développer le problème en regard d'un exemple mathématique bien que le problème sceptique qui nous occupe s'applique à toutes les utilisations sensées du langage.

Cet exemple mathématique servira en quelque sorte de paradigme linguistique illustrant ce qu'est « suivre une règle ». Le problème sceptique qui se pose par exemple dans le cas de la règle d'addition, se posera de façon générale pour les diverses utilisations du langage, qui en tant que jeux de langage sont des pratiques où nous suivons des règles.

En gros, le paradoxe sceptique est le suivant. Lorsque face au problème arithmétique « $68 + 57$ », nous répondons « 125 », comment pouvons-nous être si confiants que la signification présente que nous accordons au symbole « + » (c.-à-d. la fonction d'addition), est bien la même que celle que nous lui avons accordée dans le passé ? Comment pouvons-nous être si sûrs qu'en répondant « 125 », nous suivons bien la règle d'addition, ou que notre intention présente en suivant cette règle est bien la même que celle que nous avions lorsque dans le passé nous avons utilisé ce symbole ? (Ce n'est évidemment pas le genre de problème qui préoccupe quotidiennement la plupart d'entre nous. Mais il est important de noter que ce problème se pose comme une possibilité d'un point de vue logique).

Pour mettre en doute cette confiance, Kripke introduit un sceptique qui suggère qu'il serait possible d'interpréter le symbole « + » de sorte que sa signification soit compatible avec l'ensemble de nos utilisations passées de ce symbole, et ce sans qu'il signifie pour autant la fonction d'addition. Le sceptique pourrait en effet soutenir que ce que nous voulions signifier par ce symbole n'était pas la fonction d'addition, mais une fonction bizarre qu'il appellerait la *quaddition* (ou la fonction *quus*), qu'il définirait de sorte qu'elle soit compatible avec l'ensemble de nos utilisations passées du symbole « + », tout en étant incompatible avec ce qu'on entend

normalement par la fonction d'addition. Par exemple, dans le cas de l'expression « $68 + 57$ », le sceptique pourrait définir la fonction *quus* (que nous symbolisons par « # ») de la façon suivante :

$x \# y = x + y$ si x et y sont assez petits pour être calculés par un humain.
 $x \# y = 5$ dans tous les autres cas.

Le problème est que sur la base d'un nombre fini d'applications de la règle, il ne semble pas possible de dire comment elle *doit toujours* être appliquée ; comment une règle que nous n'avons appliquée qu'un nombre fini de fois peut avoir une et une seule signification, fixée pour un nombre indéfini d'applications ultérieures, puisqu'il est toujours possible d'interpréter ses applications passées de façon à la fois compatible et incompatible avec la signification présumée.

Le sceptique de Kripke nous met donc au défi de trouver un *fait* constituant la signification de la règle qu'il met en doute. Un tel fait pourrait en effet assurer la stabilité de la signification, et ainsi apporter ce que Kripke appelle une *solution directe* au paradoxe. En outre ce fait devrait être tel qu'il puisse servir de justification plausible à notre confiance que notre utilisation présente d'une règle correspond bien à notre utilisation passée de cette règle. Après l'examen de quelques thèses susceptibles de fournir un tel fait, Kripke arrive de façon assez convaincante à la conclusion qu'un tel fait n'est pas trouvable, et que par conséquent nous ne pouvons apporter une *solution directe* au paradoxe. Cela ne nous empêche pas par ailleurs d'y apporter une *solution sceptique*, comparable à celle de Hume face au problème de la causalité. Cette solution sceptique concède le paradoxe au sceptique sur un terrain logique, et montre que d'un point de vue empirique le paradoxe ne se pose pas. Mais avant d'examiner cette solution de Kripke, nous allons considérer une objection que C. McGinn (1984, pp. 164–166) a apportée à cet argument de Kripke.

2. LA THÉORIE CAUSALE DE LA RÉFÉRENCE COMME SOLUTION DIRECTE AU PARADOXE

2.1 Reformulation du paradoxe en termes de référence

McGinn reproche à Kripke de ne pas avoir considéré toutes les alternatives qui pourraient constituer une *solution directe* au paradoxe. Selon lui on pourrait apporter une telle solution au paradoxe en se servant de la théorie causale de la référence, ce qui rendrait la *solution sceptique* de Kripke inutile, puisqu'une *solution directe* est évidemment préférable à une *solution sceptique*. Mais avant de soutenir cet argument, McGinn se doit d'établir deux points préalables, car chez Kripke le problème est traité en termes de signification et non pas en termes de référence ; de plus l'exemple de Kripke est une expression mathématique et non pas un nom propre.

McGinn (*ibid.*, pp. 143-144) soutient donc d'abord que le paradoxe peut très bien être formulé en termes de référence — entendu dans le sens frégéen où une expression fait référence à un objet concret ou exprime un concept individuel — sans qu'on ne perde rien d'essentiel au problème. Ainsi le symbole « + » exprimerait le concept d'addition (ou celui de quaddition, dans l'hypothèse sceptique). L'autre point préalable que McGinn établit (*ibid.*, pp. 141-143) — et qui semble d'ailleurs présupposé par Kripke — est que le paradoxe doit s'appliquer à toutes les catégories sémantiques et particulièrement aux noms propres, s'il doit avoir pour conséquence que le langage n'a tout simplement pas de signification. C'est-à-dire que le problème ne peut se limiter aux seules fonctions arithmétiques comme l'addition, mais qu'il devrait aussi s'appliquer aux noms propres, dont la fonction est de faire référence à un et un seul individu.

Ainsi le sceptique pourrait mettre en doute le fait que lorsque nous utilisons le nom « Kripke », nous utilisons un nom dont la fonction est bien de faire référence à un et un seul individu, en l'occurrence Kripke (la personne), même si dans l'ensemble de nos utilisations passées de ce nom, nous n'avons effectivement fait référence qu'à Kripke. L'argument du sceptique serait que par le

nom « Kripke » nous avons très bien pu faire usage d'une fonction bizarre *Kripnam*, qu'il définirait comme suit :

Kripman fait référence à Kripke, avant un temps *t*,
Kripman fait référence à Putnam, après ce temps *t*.

L'ensemble de nos usages passés du nom « Kripke » est effectivement compatible avec la fonction *Kripnam* (si bien sûr on situe le temps *t* dans le futur), qui elle est par ailleurs incompatible avec la fonction du nom « Kripke » que l'on veut définir comme devant faire référence à Kripke et seulement à Kripke et ce indéfiniment (c'est du moins ce qu'intuitivement on entend par un nom propre). McGinn tente alors de montrer que posé en ces termes, le paradoxe peut être solutionné *directement*. Pour ce faire il aura recours à la théorie causale de la référence.

2.2 La solution de McGinn

Selon la théorie causale, un baptême initial fixe la référence d'un nom propre à un objet particulier, et une chaîne causale assure la transmission de la référence aux utilisations ultérieures de ce nom. En d'autres termes, une relation causale *R* partant du baptême initial par lequel la référence à un objet est fixée au nom propre, transmet la référence à cet objet aux utilisations futures de ce nom, assurant ainsi qu'on fait bien référence au même objet chaque fois qu'on utilise ce nom.

Aussi, selon McGinn, cette relation causale *R* serait un *fait* qui assure la stabilité de la référence d'un nom propre, et qui par conséquent fournit une *solution directe* au paradoxe. L'utilisation d'un nom propre serait alors correcte seulement lorsque ce nom réfère à l'objet qui est à l'origine de cette relation causale *R*. Une telle solution étant établie pour les noms propres, on conçoit facilement qu'elle puisse s'étendre aux noms communs dont la théorie causale traite en termes de « *natural kinds* ». C'est donc ainsi que McGinn soutient avoir trouvé une *solution directe* au paradoxe sceptique de Kripke. Or il nous semble que cette solution n'est pas valide, et cela pour les raisons que nous allons exposer maintenant.

2.3 Objection à la solution de McGinn

Cette solution nous dit donc qu'une relation causale *R* assurerait que lorsque nous utilisons un nom propre, nous ne pouvons faire référence qu'à un et un seul objet, soit celui se situant à l'origine de la chaîne causale. Cela ne semble cependant pas tenir compte du simple fait qu'il arrive très souvent qu'un nom propre change de référence. Dans *Naming and Necessity*, Kripke souligne une telle difficulté en se servant de l'exemple du nom « *Santa Claus* »³ (c.-à-d. Saint-Nicolas), ce nom n'ayant certes pas aujourd'hui la même référence que celle qu'il avait originellement. À l'origine ce nom avait pour fonction de référer à un saint catholique tandis qu'aujourd'hui il réfère comme on le sait à un personnage mythique qui fait la joie des enfants et des commerçants. Un autre contre-exemple qu'on peut apporter est celui du nom commun « *kleenex* », qui à l'origine faisait référence à une marque déposée, et qui maintenant est passé dans l'usage pour référer à tout mouchoir de papier jetable.⁴

Ce que ces exemples nous montrent c'est qu'un changement peut avoir lieu dans une même chaîne causale, et par conséquent qu'une telle chaîne n'est pas un *fait* assurant la stabilité de la référence pour un nombre indéfini d'emplois du nom en question. McGinn n'a donc pas vu que le paradoxe s'applique aussi au niveau de la théorie causale, puisqu'une relation causale n'est pas immunisée contre le doute d'un éventuel sceptique. Or il semble que ces

3. C'est à dessein que nous utilisons l'exemple en anglais, puisque l'ambiguïté du terme y est patente, ce qui n'est pas le cas en français. À ce sujet, on peut consulter S. Kripke (1982b, p. 81, particulièrement la note au bas de cette page).

4. Lorsque nous avons présenté ces idées au Congrès de l'ACFAS (1987), Jean-Guy Meunier s'est objecté à l'usage paradigmatique que Kripke fait de son exemple mathématique. Selon M. Meunier, le paradoxe que soulève Kripke ne se poserait que pour des systèmes formels, et il ne pourrait se poser dans le langage ordinaire, puisque le contexte empêcherait ce genre d'ambiguïté. Or les exemples que nous venons de mentionner appartiennent manifestement au langage ordinaire, et on peut facilement concevoir des cas d'utilisation de ces expressions pour lesquels le contexte n'arrive malheureusement pas à lever l'ambiguïté : c'est ce qu'on appelle un malentendu. Même si Kripke se sert d'un exemple mathématique, son argument doit et *peut* s'appliquer à toutes les catégories sémantiques. Cela ne pose pas de problème, comme McGinn (1984, pp. 141-142) l'a montré.

considérations auront une répercussion importante sur la *solution sceptique* proposée par Kripke, dans la deuxième partie de son ouvrage, solution que nous allons maintenant considérer.

3. LA SOLUTION SCEPTIQUE DE KRIPKE

Après avoir examiné quelques thèses qui pourraient prétendre fournir des *faits* constituant la signification d'une expression comme : « Jones signifie l'addition par "+" », Kripke (1982a, pp. 22–54) arrive à la conclusion qu'aucun des candidats qu'il a considérés n'est un *fait constitutif* de la signification. Or, suite aux remarques précédentes concernant la théorie causale, une relation R n'est pas non plus un candidat valable. Ainsi, comme Kripke à la fin de la première partie de son ouvrage, nous sommes amenés à la conclusion inacceptable que le langage n'a tout simplement pas de signification. L'impossibilité d'apporter une *solution directe* au paradoxe, nous incite donc à y trouver une *solution sceptique*, c'est-à-dire à constater que sur le plan empirique, notre notion de signification n'est aucunement menacée. Comme nous l'avons mentionné plus haut, cette solution sera analogue à celle de Hume face au problème de la causalité.

En résumé le problème est le suivant. Si on était en mesure d'apporter un *fait constitutif* de la signification d'un énoncé comme : « Jones signifie l'addition par "+" », c'est-à-dire d'en donner les conditions de vérité, alors le problème posé par les interprétations bizarres du type de *quus* serait par le fait même résolu, et ce sur un terrain logique. L'argument de Kripke c'est qu'on ne peut trouver de tels *faits* déterminant les conditions de vérité d'un tel énoncé, et que par conséquent les interprétations bizarres sont logiquement possibles, mais qu'elles sont cependant empiriquement impossibles.

Selon Kripke si nous sommes confrontés au paradoxe c'est parce que nous exigeons que des conditions de vérité correspondent à la signification de tels énoncés. Aussi, Kripke suggère de remplacer cette exigence par une exigence de « conditions d'assertabilité » (*assertability conditions*, que parfois il appelle des conditions de justification), c'est-à-dire des conditions selon lesquelles nos assertions ont un rôle dans nos vies. Selon Kripke, cela bloquerait alors la possibilité que le paradoxe se pose, au point de vue empirique.

Comme Hume qui ramène la notion de causalité à une notion empirique qui s'explique psychologiquement (plutôt qu'une notion logique de connexion nécessaire), Wittgenstein aurait ramené la notion de signification à une notion empirique, en remplaçant justement l'exigence de conditions de vérité par cette exigence de « conditions d'assertabilité ». Un tel changement serait aussi caractéristique de la philosophie du « deuxième » Wittgenstein. La *solution sceptique* sera donc une caractérisation de ces « conditions d'assertabilité » en termes de la *communauté* où ont cours des jeux de langage assertifs ayant un rôle dans nos vies.

3.1 La communauté

Selon Kripke, les « conditions d'assertabilité » sont remplies grâce à un accord entre les usages linguistiques des différents individus d'une communauté. La signification d'une expression linguistique comme : « Jones signifie l'addition par "+" », correspondrait en quelque sorte à un accord entre les inclinations naturelles de plusieurs individus face à l'application du symbole « + ». L'explication de Kripke (1982a, pp. 90-91) à ce sujet peut être résumée ainsi : Jones a le droit de dire « Je signifie l'addition par le symbole "+" », en autant que son sentiment de correction coïncide assez avec celui de Smith ; en autant que les inclinations naturelles de Jones et de Smith, quant à l'application du symbole « + », coïncident assez régulièrement.

Comme la causalité qui pour Hume n'est pas une connexion logiquement nécessaire, cette convergence entre les inclinations de Jones et de Smith n'est pas non plus une loi a priori. Kripke (*ibid.*, pp. 93-95) insiste sur cette distinction en soulignant qu'une telle solution ne nous fournit pas une loi générale, mais seulement l'inversion d'une loi générale. Cette solution ne nous permet donc pas de dire : « Si Jones signifie l'addition par le symbole "+", et qu'on lui demande "68 + 57", alors il doit répondre "125" ». Elle ne nous permet de dire que l'inversion de cet énoncé, c'est-à-dire : « Si on demande "68 + 57" à Jones et qu'il n'arrive pas à la réponse "125", alors on ne peut affirmer que Jones signifie l'addition par "+" ».

Cette *solution sceptique* affirme donc que d'un point de vue empirique, étant données nos formes de vie, le paradoxe ne se pose

pas, puisque la communauté se trouve à garantir que les significations bizarres du type discuté, ne puisse avoir cours.⁵ Mais à cette *solution sceptique* nous pouvons objecter les considérations suivantes.

4. OBJECTION À LA SOLUTION DE KRIPKE

Comme nous venons de le voir, ce serait un accord dans la communauté, qui assurerait la stabilité à la signification d'une expression linguistique. Or le problème dont une telle solution ne tient pas compte, c'est que des accords distincts quant à la signification d'une même expression peuvent avoir cours dans nos usages linguistiques. Suivant ces accords distincts, une même expression peut alors avoir des significations divergentes. Or c'est justement ce qui se produit pour les exemples de « *Santa Claus* » et de « *kleenex* » dont nous avons discuté plus haut. Dans de tels cas, la convergence entre les inclinations de divers individus quant à la signification d'une expression, peut être confrontée à une autre convergence quant à la signification de cette expression.

Ainsi l'inversion proposée par Kripke serait invalidée par ces exemples, car cette inversion suggère que l'utilisation d'une expression de façon non conforme à un certain accord doit être exclue. Or ces exemples nous montrent qu'au contraire, on peut effectivement utiliser une expression de façon non conforme à un certain accord, sans que cette utilisation soit pour autant incorrecte, puisque dans ce cas cette expression peut être utilisée conformément à un autre accord ayant cours dans la communauté. Ainsi sur la base d'un accord selon lequel il serait correct d'utiliser le nom « *Santa Claus* » pour faire référence au personnage mythique, on ne pourrait contester que nous faisons référence au saint catholique, puisque nous pouvons invoquer un accord justifiant notre usage de ce nom.

5. Certains auteurs ont critiqué cette solution sceptique en faisant remarquer que si le paradoxe se pose pour l'individu, il se posera aussi pour l'ensemble de la communauté. Comment pourrait-on s'assurer que l'accord dans la communauté quant à nos utilisations passées du symbole « + » détermine la règle d'addition et non pas la règle de *quaddition* ? (Cf. C. McGinn (1984, pp. 187–189)). S. Blackburn (1984, pp. 291–296) a fait remarquer que la solution sceptique se trouve ainsi confrontée à un dilemme, car si on veut éviter que le paradoxe ne se pose pour la communauté, on doit accepter qu'il ne se pose pas non plus pour l'individu.

C'est ainsi que la solution de Kripke ne tient pas compte de tels cas où plusieurs accords déterminent de façons divergentes la signification d'une même expression.

Invoquer des accords dans la communauté comme déterminant la signification de nos expressions linguistiques n'est donc pas une façon satisfaisante de répondre au sceptique, puisque le problème peut se poser au niveau des différents accords déterminant la signification d'une expression. C'est pourquoi même la *solution sceptique* ne peut répondre au paradoxe. Mais cela ne nous engage sûrement pas à la conclusion que le langage n'aurait pas de signification, car le paradoxe du sceptique n'est pas aussi contraignant que Kripke le laisse entendre lorsqu'il l'introduit.

5. RECONSIDÉRATION DU PARADOXE

Dans l'exposition du paradoxe sceptique, Kripke (1982a, p. 15) insiste pour dire que c'est un problème qui se pose à la première personne :

« [...] le défi de Wittgenstein peut m'être présenté comme un problème relatif à *moi-même*. »

Kripke prend même la peine de souligner le mot « moi-même », pour insister sur l'importance qu'il en soit ainsi. Le problème se poserait donc en termes de la signification pour un sujet.⁶ Mais on peut sérieusement douter qu'il en soit ainsi, car ce n'est pas avant que le sceptique n'entre en jeu que le problème se pose. Dès que le sceptique intervient pour mettre en doute la confiance qu'a le sujet en son sentiment qu'il utilise une expression avec la même signification que dans le passé, on ne peut plus parler d'un doute qui se pose strictement du point de vue du sujet,

6. John Searle, dans un article inédit, a montré que si le paradoxe se pose à la première personne (et c'est effectivement ainsi que Kripke le présente), alors la *solution sceptique* ne peut le résoudre, car cette solution fait appel à la notion d'accord ; or cette notion n'est pas immunisée contre le doute du sceptique. Ainsi le paradoxe se poserait au niveau de la perception qu'a le sujet de ce qu'est un accord dans la communauté. S'il n'y a pas de fait qui assure le sujet que par « + » il a signifié l'addition et non pas la *quaddition*, il n'y aura pas non plus de fait qui puisse garantir que ce qu'il perçoit comme un accord, n'est pas un « *quaccord* ».

des malentendus s'y introduisent. Comme nous l'avons montré, en poussant le raisonnement du problème sceptique, le recours à la communauté qui est à la base de la *solution sceptique* de Kripke, n'est pas une solution satisfaisante. Aussi on ne voit pas pourquoi on ne pourrait accorder autant de crédibilité à la confiance qu'à le sujet en ses propres pratiques linguistiques spontanées qu'à la confiance que nous inspire les pratiques linguistiques qui font explicitement l'objet d'un accord dans la communauté (cf. la note 5). Mais surtout, vu que le problème repose sur l'intervention d'une construction imaginaire — le sceptique, qui peut difficilement être considéré comme un interlocuteur réel —, la possibilité que le paradoxe se pose se trouve bloquée d'entrée de jeu.

Université Laval

puisque c'est dans l'interaction linguistique avec le sceptique que le problème se pose.

Si le problème se posait seulement du point de vue du sujet, alors nous n'aurions pas besoin de faire intervenir un sceptique. Or si Kripke fait intervenir un sceptique, c'est justement parce que le paradoxe sceptique n'est pas un problème que les individus ont naturellement tendance à se poser. Le sceptique qui intervient est une pure construction, et à notre avis il peut difficilement correspondre à un locuteur d'une langue naturelle. Mais il est clair que pour poser son paradoxe, le sceptique doit justement pouvoir s'engager dans une interaction linguistique avec un sujet. Or il semble que le sceptique, s'il soutenait vraiment son doute radical, ne pourrait pas s'engager dans le genre d'interaction linguistique dans lesquelles s'engagent spontanément les locuteurs compétents d'une langue naturelle.

Il y a une confusion à faire intervenir un tel sceptique, car d'une part, il doit jouer son rôle de sceptique radical, mais d'autre part il doit aussi pouvoir s'engager dans des interactions du langage ordinaire, ce qui semble contradictoire, comme nous venons de le souligner. En effet, si le sceptique soutenait son doute quant à la signification des termes mêmes qu'il utilise pour poser son paradoxe, comment pourrait-il le poser ? Ces remarques montrent que le problème ne se pose pas vraiment du point de vue du sujet, mais qu'il ne peut non plus se poser dans une interaction linguistique du langage ordinaire.

CONCLUSION

Nos remarques sur la théorie causale de la référence nous ont d'abord amenés à rejeter la solution proposée par McGinn. Cette solution de McGinn a cependant attiré notre attention sur la théorie causale, à la lumière de laquelle nous avons pu ensuite critiquer la solution sceptique de Kripke, qui s'est aussi avérée insuffisante, sans que cela nous pousse pour autant à accepter les conséquences du paradoxe, puisque le paradoxe n'est pas vraiment contraignant.

Il est en effet assez évident que nos pratiques linguistiques fonctionnent quand même assez bien, même s'il est possible que

BIBLIOGRAPHIE

- ANSCOMBE, G.E.M. (1985) « Critical Notice ; S.A. Kripke, *Wittgenstein on rules and Private Language*, » in *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 15, n° 1, pp. 103-109.
- BAKER, G.P., et P.M.S. HACKER (1986) « Reply to Mounce », in *Philosophical Investigations*, vol. 9, n° 3, pp. 199-204.
- , (1984) « Critical Study : On misunderstanding Wittgenstein : Kripke's Private Language "Argument" », in *Synthese*, 58, pp. 407-450.
- BLACKBURN, S., (1984) « The Individual Strikes Back », in *Synthese*, 58, pp. 281-301.
- BOGEN, J., (1983) « Review of Saul A. Kripke, *Wittgenstein on rules and Private Language*, » in *Canadian Philosophical Reviews*, 3, pp. 284-286.
- COATES, P., (1986) « Kripke's Sceptical Paradox : Normativeness and Meaning », in *Mind*, vol. XCV, pp. 77-80.
- DIAMOND, C., (1983) « Review of Saul A. Kripke, *Wittgenstein on Rules and Private Language*, » in *Philosophical Books*, 24, pp. 96-98.
- GOLDFARB, W. (1985) « Kripke on Wittgenstein on Rules », in *Journal of Philosophy*, 82, pp. 471-488.
- HANFLING, O., (1985) « Was Wittgenstein a Sceptic? », in *Philosophical Investigations*, 8, pp. 1-6.
- KREBS, V.J. (1986) « Objectivity and Meaning: Wittgenstein on Following Rules », in *Philosophical Investigations*, vol. 9, n° 3, pp. 177-186.
- KREISEL, G., (1983) « Review of Saul A. Krike, *Wittgenstein on Rules and Private Language* », in *Canadian Philosophical Review*, 3, pp. 287-289.
- KRIPKE, S.A., (1982a) *Wittgenstein on Rules and Private Language*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts. Toutes les citations sont traduites par nous.
- , (1972) *Naming and Necessity*, dans *Semantics for Natural Language*, D. Davidson et G. Harman (éds.), Reidel ; trad. française par P. Jacob et F. Recanati (1982b), *La logique des noms propres*, Éditions de Minuit, Paris.
- MADDY, P., (1984) « How the Causal Theorist Follows a Rule », in *Midwest Studies in Philosophy*, 9, pp. 457-478.
- MCGINN, C., (1984) *Wittgenstein on Meaning. An Interpretation and Evaluation*, Basil Blackwell, Oxford.
- MCGINN, M., (1984) « Kripke on Wittgenstein's Sceptical Problem », in *Ratio*, 26, pp. 19-31.
- MCDOWELL, J., (1984) « Wittgenstein on Following a Rule », in *Synthese*, 58, pp. 325-363.

- MOSER, P.K., (1985) « Kripke and Wittgenstein : Intention without Paradox », in *Heythrop Journal*, July, pp. 310-318.
- MOUNCE, H.O., (1986) « Following a Rule », in *Philosophical Investigations*, vol. 9, n° 3, pp. 187-198.
- SCHIFFER, S., (1986) « Kripkenstein Meets the Remnants of Meaning », in *Philosophical Studies*, 49, pp. 147-167.
- SCRUTON, R., (1984) « Critical Notice : Saul A. Kripke, *Wittgenstein on Rules and Private Language* », in *Mind*, 93, pp. 592-602.
- SEARLE, J.R., (inédit) « Scepticism about Rules and Intentionality ».
- SHANKER, S.G., (1984) « Sceptical Confusions About Rule-Following », in *Mind*, 43, pp. 423-429.
- TAIT, W.W., (1986) « Wittgenstein and the "Sceptical Paradoxes", » in *Journal of Philosophy*, 85, pp. 475-488.
- WINCH, P., (1983) « Critical Study : Facts and Super-Facts », in *The Philosophical Quarterly*, 33, pp. 398-404.
- WITTGENSTEIN, L., (1953) *Philosophische Untersuchungen (Philosophical Investigations)*, G.E.M. Anscombe et R. Rhees (éds.) 3^e édition, 1968, Basil Blackwell, Oxford. Toutes les citations sont traduites par nous.
- WRIGHT, C., (1984) « Kripke's Account of the Argument Against Private Language », in *Journal of Philosophy*, 81, p. 759-778.